

Éliane Pamart

De l'analyse à la passe, paradoxes et butées *

« Il faut le temps ¹ » pour que « le moment de conclure ² » advienne... autre manière de paraphraser le fameux « Wo Es war, soll Ich werden » de Freud ou bien encore de rappeler l'apologue des trois prisonniers où Lacan distingue les trois temps logiques : le temps de voir, celui de comprendre et enfin celui de conclure pour revenir sur les pas de Sylvana Clastres.

Les témoignages d'analyse ne mettent-ils pas en évidence qu'il y a différentes manières de scander ces temps logiques, selon une ligne continue avec le même analyste, ou dans la discontinuité de plusieurs tranches toujours avec le même analyste, ou bien encore par une succession de plusieurs tranches avec changement d'analyste à chaque fois, voire avec une interruption entre deux ?

Ainsi, le temps se fait tour à tour butée et paradoxe, puisque sans sa durée, il n'y aurait pas d'analyse... À chaque étape un temps requis et nécessaire pour parvenir à une conclusion de ce parcours analytique.

Si j'ai introduit la passe dans mon titre, c'est aussi pour souligner le paradoxe entre la durée des analyses et le temps compressé, inhérent à la procédure de la passe, qui a pour fonction de ramasser en quelques entretiens, voire un seul, la production analytique du passant, comme Marc Strauss le soulignait dans l'introduction de ce séminaire.

J'ai trouvé dans la XXXIV^e conférence de Freud de 1932, intitulée « Éclaircissements, applications, orientations ³ » à propos du traitement psychanalytique « qui exige un temps d'une longueur disproportionnée » ces indications pour répondre à la critique sur la durée des analyses : « À cela il faut répondre que les changements psychiques ne s'accomplissent que lentement ; s'ils surviennent rapidement, soudainement, c'est mauvais signe. Il est vrai que le traitement d'une névrose grave s'étend facilement sur plusieurs années, mais demandez-vous, en cas de succès, combien de temps aurait duré la souffrance. Vraisemblablement une décennie pour chaque année de traitement : c'est-à-dire que l'état de maladie – comme nous voyons si souvent chez des malades non traités – n'aurait jamais

disparu. Dans bien des cas, nous avons des raisons de reprendre une analyse après un grand nombre d'années parce que la vie a développé, devant des occasions nouvelles, de nouvelles réactions malades ; entre-temps toutefois notre patient a été en bonne santé. Cela vient de ce que la première analyse n'avait pas fait apparaître toutes ses dispositions pathologiques, et qu'il était naturel que l'analyse s'arrêtât, le succès une fois obtenu. Il y a aussi des gens gravement handicapés qu'on conserve toute leur vie sous garde analytique et qu'on reprend de temps en temps en analyse, mais ces personnes seraient, sans cela, absolument incapables de vivre et il faut se féliciter qu'on puisse les maintenir sur pied par ce traitement fractionné et récurrent. L'analyse des troubles de caractère exige aussi de longues périodes de traitement, mais elle est souvent couronnée de succès, et connaissez-vous une autre thérapie par laquelle on pourrait ne serait-ce que s'attaquer à cette tâche ⁴ ? »

Il me semble que Freud savait déjà ce qu'il en était de ces diverses manières d'appréhender une analyse et qu'il ne s'offusquait nullement de la durée des analyses ni de leurs diverses modalités. Nous pouvons déjà retenir qu'il n'avait établi aucune norme quant à la durée d'une cure, la seule boussole qu'il s'impose dans ce texte concerne l'état de l'analysant : qu'il puisse « vivre », qu'on puisse le « maintenir sur pied », peu importe la durée du traitement, incluant cette notion de « garde analytique » qui pourrait bien justifier la longueur de certaines analyses. N'est-ce pas toujours d'actualité ?

Lacan, quant à lui, nous rappelle dans sa préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ceci : « La psychanalyse a, depuis qu'elle ex-siste, changé. Inventée par un solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est pas ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire), elle se pratique maintenant en couple ⁵. »

Or le couple analytique, pas plus que le couple dans la vie, n'est à l'abri des ruptures. Rupture analytique qui fait résistance, comme le souligne Sybille Guilhem ⁶, quand l'analysant est confronté à une interprétation inadéquate, venue prématurément ou brutalement, ce qui le précipite dans une rupture du lien transférentiel concomitante à la chute du sujet supposé savoir.

Mais cette butée n'est-elle pas paradoxalement l'occasion de poursuivre autrement l'analyse et d'en écrire une nouvelle page à partir de ce réel sur quoi l'analysant a reculé ? Ce faisant, confronté à ce « trouma » analytique, qui vient redoubler le trauma d'origine, il en redouble le temps,

celui de couvrir puis de re-découvrir, soit le temps logique de voir et de comprendre l'enjeu du sujet face à ce réel, c'est-à-dire sa position éthique.

Distinguons le transfert à l'analyste du transfert à la psychanalyse, même si les deux impliquent l'amour qui s'adresse au savoir.

Une succession de plusieurs tranches d'analyse prolonge sa durée, puisque les enjeux de l'analyse changent à chaque étape à partir de l'expérience de la précédente. Mais précisément la passe permet ce travail d'écriture, nouant la conclusion à la demande initiale en y mettant un terme. S'il y a une fin de transfert et une conclusion à chaque cure, la passe permet une mise en lumière sur l'ensemble du parcours analytique, ce qui fut ma grande surprise dès la rencontre avec le premier passeur. En un éclair, une logique se dégageait entre chaque tranche d'analyse, ce qui pourrait justifier la hâte des analysants à s'engager dans cette procédure.

Dans l'après-coup, il est possible de dire que si la fin de l'analyse se présentait comme indissociable de la passe, c'était précisément pour en ordonner sa logique, depuis le premier rendez-vous, et cela malgré les trois tranches d'analyse effectuées avec trois analystes différentes quant à leur modalité d'engagement dans la psychanalyse. Avant la passe, ces trois étapes de l'analyse m'apparaissaient complètement dissociées, sans lien, indicibles, notamment la première que j'avais oubliée, la seconde où je me demandais ce que j'avais fait, avec le sentiment de m'y être perdue, et la troisième, certes plus récente, qui me restait gravée en mémoire comme la claque d'une vague inattendue qui emporte avec elle le transfert, met à plat le fantasme, vous laissant sur la plage comme objet de jouissance que vous avez été pour l'autre, mais qui a le mérite de vous réveiller, délesté du poids du réel de la vie.

D'où mon titre : « De l'analyse à la passe, paradoxes et butées ».

Si je savais ce qui m'avait conduite chez la première analyste, je savais également que je l'avais quittée après une erreur de maniement du transfert qui m'avait fait entrevoir prématurément l'horreur de savoir de la castration, ce qui justifiait que la seconde analyste me fasse déjà appel alors que j'étais à la recherche d'une école de psychanalyse et que je m'inscrivais à la section clinique. La recherche d'une école de psychanalyse pour m'orienter dans ma clinique, me former à la pratique analytique m'apparaissait dès lors indispensable, là où cette première analyste se montrait réticente. Bien que d'orientation lacanienne, elle justifiait sa position du fait de ses expériences passées, où elle soulignait le « panier de crabes » qu'il fallait contourner, m'incitant à travailler ailleurs que localement.

Les événements quelques années plus tard lui donneront raison, mais en écoutant des collègues de régions ou de pays différents, comme à l'assemblée générale des Journées internationales de l'EPFCL, en juillet dernier, on s'aperçoit que l'obsécinité imaginaire finit toujours par envahir les groupes autour de quelques-uns, où l'Un fait le maître avec ses disciples analysants pour se référer en premier lieu à Freud avec son cercle viennois. On retrouve ici la problématique « des groupes contre(nt) l'École » que Sidi Askofaré soulignait à Toulouse voici quelques années. Est-ce inhérent aux groupes analytiques, aux écoles de psychanalyse ? Disons qu'ils n'y échappent pas, mais comment faire et quelle est l'incidence dans les cures ?

En ce qui me concerne, j'avais choisi cette première analyste parce qu'elle était la seule du dispositif universitaire de cette ville à travailler sur les textes de Lacan, envers et contre tout, puisqu'elle était régulièrement menacée d'exclusion pour cette raison. Nous étions quelques étudiants à apprécier sa position éthique et nous suivions ses cours d'une année sur l'autre. Le transfert étant déjà établi, je prenais rendez-vous après l'annonce d'« une longue maladie », comme on dit, d'un être cher, un de ceux qui avaient le plus compté au cours de mes premières années. C'est donc la rencontre de la maladie, du réel de la mort, qui me précipita en analyse, mais que j'avais oubliée depuis le temps de ma première rencontre analytique.

Alors que je m'angoissais sur ce que je pourrais bien dire de ce début d'analyse, un rêve paradigmatique s'imposait et qui, de fait, était à l'origine de la fin de cette première tranche d'analyse. Ce rêve qui avait été un cauchemar a été suivi d'une interprétation qui faisait intrusion avec une violence inouïe, assimilable à une interprétation sauvage, ce qui suscita sidération puis colère, mais eut le mérite de faire coupure avec cette souffrance, non sans provoquer une fin de transfert et le refus désormais de rapporter des rêves, préférant blablater. Mais cette confrontation à l'insupportable n'est-elle pas à l'origine de l'oubli de cette première expérience analytique ?

Paradoxalement, à cette première butée de l'analyse qui donnait un aperçu de l'inconscient au travail et de la subtilité de ses formations, soit le temps de voir, s'enchaînait le rêve qui a déterminé le choix de la seconde analyste et qui présidait au début de cette analyse. Notons que cette analyste venait de perdre un être cher et qu'il est question dans ce rêve du chagrin d'une femme qui vit une séparation.

Ce rêve trace les chemins du savoir de cette seconde étape de l'analyse, qui permettra d'élaborer les coordonnées de la perte inhérente qu'impliquait le précédent deuil, tout en ouvrant un autre volet des coordonnées subjectives qu'il masquait jusque-là. Désormais, je pouvais inscrire mon

travail dans une école de psychanalyse en travaillant en cartel, participant localement aux activités de l'école concernée.

C'est donc bien la perte et le deuil qui sont aux commandes de ce choix transférentiel, ce qui ne m'était pas apparu aussi clairement avant ce premier entretien de passe, puisque j'avais oublié le parcours de la première analyse, ne gardant en mémoire que la douleur et la disjonction de deux signifiants, celui du cauchemar et celui de l'interprétation de l'analyste.

Toutefois, cette première expérience analytique m'incitait à m'adresser exclusivement à des analystes membres d'une école de psychanalyse, sans pour autant me leurrer sur leur garantie. Mais une école de psychanalyse offre un choix moins hasardeux, multipliant les possibilités de rencontre de ceux-ci lors de ses activités, où la contingence peut contribuer à déterminer un choix, à l'insu du sujet lui-même, comme en témoigne cette deuxième rencontre avec ce premier rêve qui l'inaugure. Lacan nous rappelle que « l'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part il échappe à l'être parlant ⁷ ».

Durant cette seconde analyse, je serai de nouveau confrontée à des deuils importants, ainsi qu'à une succession de problèmes institutionnels où mon analyste était impliquée, du fait de ses fonctions au sein de l'École, et qui m'amèneront à penser décider de l'arrêt de l'analyse par déception et lassitude. La désignation de passeuse arrivera, relançant mon désir de travail, mais il sera trop tardif et bien vite contrarié par le tumulte grandissant autour de mon analyste au sujet du fameux cartel de la passe qui divisait l'école et qui aura des effets délétères sur le transfert. En effet, si la crise institutionnelle avait entamé le transfert, elle avait aussi fait sortir l'analyste de « ses gonds », c'est-à-dire aussi de sa fonction, pressée d'en finir, exaspérée par le réel de l'institution.

Moyennant quoi, je savais que mon analyse n'était pas terminée, que j'y reviendrai mais loin de ces querelles institutionnelles et politiques qui m'apparaissaient incompréhensibles, impossibles pour des psychanalystes, me faisant opter pour quelques années sabbatiques, approuvant les dires de ma première analyste.

Cependant, me détournant de la psychanalyse, j'enchaînais une série de passages à l'acte. La création des Forums sera l'occasion de reprendre contact avec cette seconde analyste, mais, si une connivence amicale s'était installée, la reprise de la cure s'avérait impossible, m'amenant à frapper à la porte de la troisième analyste, qui sera le lieu où je pourrai enfin dire ma douleur, ma déception sur le plan tant personnel qu'analytique, tout en interrogeant ma part de responsabilité dans ces choix successifs.

Je misais le tout pour le tout d'un transfert massif, par déception des précédents ; cette analyste-là ne pouvait pas défaillir du fait de son expérience au sein des écoles de psychanalyse. Évidemment, ce choix correspondait également à des coordonnées plus subjectives où le signifiant « école » était engagé.

Après une visite et un remaniement de la précédente étape, je pouvais enfin inscrire mon travail dans l'École, investir la vie institutionnelle et conclure mon analyse malgré des désaccords avec certaines décisions institutionnelles qui ont pu me décevoir et qui n'ont pas été sans incidence sur la fin de l'analyse.

Un analyste qui a chance de répondre, c'est celui qui supporte les égarements passés et qui transmet par son acte du bien-dire le désir de savoir, ce désir qui maintient au travail dans une école. Prendre l'option de s'en tenir là relève de l'acte de l'analysant. Ainsi, il aura fallu ces trois étapes successives, trois rencontres d'analyste, pour conclure qu'il n'y a rien à attendre de l'Autre ; saisir qu'il n'a que l'existence qu'on veut bien lui prêter, *via* le transfert, l'expérience institutionnelle venant contribuer au dévoilement du fantasme et à cette chute du sujet supposé savoir. Notons que celle-ci se caractérise par un changement de position du sujet qui désormais n'est plus régie par son fantasme.

Pour autant, existe-t-il une école idéale ? Si l'École vise la transmission de la psychanalyse, comment la faire fonctionner ?

Alors, ces diverses incursions institutionnelles ou politiques qui s'invitent dans les cures ne font-elles pas partie intégrante de la formation des analystes comme indice de la non-garantie ? « Pas d'Autre de l'Autre » nous dit Lacan. En effet, pas moyen d'échapper à cet être pour la mort, ni l'analyste ni la psychanalyse ne peuvent en protéger l'analysant et c'est même à sa confrontation qu'ils le conduisent.

La conclusion d'une analyse ne vise-t-elle pas, au-delà de « l'assomption de la castration », la perte de l'innocence face à un Autre qui protégerait du réel, quel que soit le réel en question pour chacun ? Lacan nous a enseigné que l'on s'habitue au réel, mais il faut du temps pour le repérer, pour s'y faire, comme il le souligne dans *Le Moment de conclure*.

La durée des analyses ne tient-elle pas à ce refus pour chaque sujet de s'y confronter ? Ce faisant les analyses durent.

Mots-clés : réel, durée des cures, fantasme, transfert, sujet supposé savoir.

*[↑](#) Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris, le 4 décembre 2014.

1. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 426.

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit.

3. [↑](#) S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard (NRF), 1989, p. 209.

4. [↑](#) *Ibid.*

5. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571.

6. [↑](#) Voir son article dans ce même numéro du *Mensuel*.

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 126.